

Écrivez... On vous publiera

Didier Spire

Rédacteur en chef

La presse scientifique, y compris celle de la recherche agronomique, est bien souvent en mauvaise forme dans les pays francophones. Elle rencontre des difficultés de tous ordres, parfois une baisse de sa diffusion ; et surtout elle souffre d'une perte d'identité.

Pourquoi cette réduction d'influence ? Comment y remédier ? Il faut d'abord chercher les causes profondes de ce recul qui nous interpellent, nous, revue de la francophonie, qui cherchons précisément à infléchir cet état de fait.

Le rôle du contexte économique, se traduisant par des moyens insuffisants octroyés aux laboratoires et aux bibliothèques, n'est pas négligeable dans cette diminution de la lecture. On pare au plus pressé en réduisant les abonnements à ce qui est immédiatement « rentable ». On exclut les domaines de recherches qui sont hors du champ de la spécialité. Quand on en a les moyens, on utilise une informatique documentaire qui, en ce siècle où progrès est associé à vitesse, permet d'obtenir rapidement le renseignement voulu, bien précis, bien ciblé, et on sacrifie sur l'autel de la spécialisation ce qui est synthèse, pluridisciplinarité, imagination scientifique et différence. La recherche devient alors l'apanage des personnes que les psychologues définissent par le qualificatif à « champ de vision étroit ». Plus besoin d'être ouvert pour faire un bon scientifique. Dommage !

Les publications scientifiques internationales, souvent anglophones pour ne pas dire américaines sont alors là, pour recueillir les données spécialisées, et, vu l'importance du nombre de chercheurs et une volonté politique de domination technique, pour décider de leur publication sur des critères parfois discutables, ou pour freiner celles qu'elles ne contrôlent pas. Ce faisant, elles imposent une manière de penser et d'écrire qui ne convient pas toujours à l'esprit de nos cultures.

... Et, en fin de course, ce sont elles

qui saisissent les informations les meilleures et qui en tirent gloire et profit. Le chercheur sait qu'il aura la notoriété s'il publie en anglais et les supports francophones ne sont plus utilisés que pour des articles de moindre valeur. C'est l'entrée dans un cercle vicieux : moins il y a de bons articles, moins les revues sont crédibles, et moins il y a d'abonnements.

Les responsables s'épuisent à chercher des solutions, soit en se limitant à quelques secteurs où nous sommes « en pointe », soit en s'associant à d'autres revues européennes (où le français devient progressivement marginal), soit en décidant de publier les articles directement en anglais, supposant que cela améliorera l'*impact factor*, notion créée aux États-Unis pour les revues américaines. Mais on oublie que le jeu est biaisé au départ et que ceux-là mêmes qui décident de divulguer ou non les sommaires des revues dans les *Current contents* sont à la fois juges et parties, et maîtres d'une situation qui privilégie, au nom d'une culture universelle, la compétition internationale et non le droit à l'information. La conséquence de cela est bien souvent une utilisation mercantile des résultats de la recherche.

Il faut, particulièrement dans le domaine agronomique (cela est moins vrai dans le cas des sciences médicales), se poser la question : à qui profite surtout les résultats et l'innovation qui en découle ? De plus en plus c'est à la toute puissance des marchands qui s'accaparent les nouvelles technologies tout en répandant artificiellement le virus d'un consumérisme artificiel.

Il est impossible de penser le progrès sans poser la question de sa finalité. Cela pose des problèmes d'ordre éthique. Quelle société veut-on construire ? Est-ce bien la culture, dans son sens le plus large qui est la dimension première et la finalité ultime du développement ? Le progrès, est-ce bien encore la recherche d'un état de contentement de l'homme, toujours fugace et à renouveler ? Bien souvent

culture et progrès n'ont été qu'un paravent servant à masquer la domination de certains et notre civilisation crée autant de problèmes qu'elle n'en résout.

C'est pour cela qu'il nous faut une revue de sciences agronomiques ouverte à tous, qui s'intéresse aux plus déshérités, qui soit le champion de la faiblesse. Il nous faut une revue qui pousse les originalités au maximum, sans identifier culture et marchandises, sans sacrifier la qualité du divers à l'uniformité de la quantité. Il nous faut une revue qui n'étouffe pas le désir d'information variée et qui donne à chacun la possibilité d'exprimer son imagination scientifique. Il nous faut une revue qui aide à fabriquer des chercheurs et non à créer une élite de la science, coupée des réalités et soucieuse surtout de sa propre image. Il nous faut, enfin, une revue de qualité aidant à former un nombre suffisant de compétences parmi lesquelles surgiront ceux qui choisissent le métier de chercheur.

Et j'en appelle aux lecteurs des *Cahiers Agricultures*. Non seulement soyez des lecteurs attentifs, même si certains articles sont parfois difficiles. S'informer est fatigant ! Dans notre société où le facile tend à dominer, où l'on préfère de plus en plus une image télévisuelle et prédigérée à la lecture solitaire et à la réflexion, résistez. Lisez ! Et partagez ensuite ces lectures. Discutez !

Mais il faut faire davantage. Chaque lecteur est un participant potentiel. Les idées des autres, originales ou synthétisées, doivent développer l'imagination et susciter à leur tour des articles nouveaux. Publiez dans les *Cahiers Agricultures* ! Les milliers de chercheurs, d'agronomes, dans la Francophonie, se doivent de créer un réseau toutes dimensions, pour tour à tour informer et être informés. « *S'unir pour partager partout, universellement, les bienfaits d'un savoir égalitaire est un devoir sacré* », disait récemment le philosophe Michel Serres. Or, depuis quelques temps, reconnaissons que l'idée fondamentale du siècle des lumières, une connaissance qui doit libérer les hommes et instituer entre eux l'égalité, est battue en brèche. Si le monopole des sciences et techniques doit se retrouver chez les plus puissants, alors nous travaillons pour l'inégalité et la victoire du plus fort. C'est un retour vers l'animalité. Ce n'est plus le progrès. Travaillons donc ensemble pour renverser cette tendance

et pour une reconnaissance de la diversité. Cette revue est la vôtre. Elle est prête à accueillir vos articles. Elle peut même vous aider à en améliorer la forme si vous avez du nouveau à apporter et du mal à l'exprimer.

Que les chercheurs chevronnés fassent aussi un effort. Traduire ses connaissances dans un langage qui ne soit ni celui de la vulgarisation, ni celui du spécialiste, n'est pas un exercice facile, mais la difficulté en vaut la peine. Elle répond, je pense, aux exigences de notre époque, une époque traversée par deux logiques contradictoires de ce que devrait être le développement culturel : celle de l'universel et celle des racines.

La première, conduisant à une nouvelle vision des rapports de l'homme à son environnement social et naturel est bien une distanciation par rapport à la communauté d'origine, une émancipation de ses attaches initiales. Elle se fonde sur l'intérêt général, dépassant l'individuel ou le local, recherchant ce qui est généralisable. Ceci étant, elle devient utopie, par son abstraction même. Cette logique de l'universel est trop souvent invoquée aujourd'hui à partir des lieux de puissances.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que renaisse alors la seconde logique : le déracinement, l'oubli de l'identité locale, la perte de culture qui en découle ramènent les hommes à chercher leurs racines. La tendance est forte alors de se replier sur soi-même, sur la seule tradition, sur le passé, sur la couleur locale, en critiquant, voire en niant la culture internationale. Mais cette identité là, dans sa solitude, est encore une utopie, et l'opposition qu'on observe entre homogénéisation du monde et revendication des différences produit souvent un choc chaotique.

Le danger d'aujourd'hui est de vouloir faire des sociétés unidimensionnelles, d'opposer l'universel au particulier au lieu de les situer l'un par rapport à l'autre, de façon dialectique. Le pire serait d'avoir à choisir entre ces deux concepts : ou bien au nom de la modernité universelle, soumettre les activités de l'homme aux lois du marché, ou bien au nom du droit à l'identité, glisser vers un individualisme et une intégrité purificatrice excluant l'apport des autres.

Les sciences agronomiques sont au cœur de ce débat, et notre revue y participe à sa manière.

Il est plus en plus difficile de globali-

ser au moment où, de toute évidence nous avons un besoin impérieux de le faire ; le fossé de plus en plus large entre culture humaniste et culture scientifique ainsi que l'absence de liens étroits entre science et philosophie sont à l'origine de bien des déboires. On oublie que la dimension humaine du développement est la culture où se retrouvent associées aussi bien les traditions que la science, et que le progrès est avant tout une façon de donner à l'homme la capacité de réfléchir sur lui-même.

Il faut donc admettre qu'il existe une pluralité des voies de développement, fonction de la diversité des histoires des langues, des manières de vivre, et ne pas viser l'homogénéité culturelle. Notre revue en montre des aspects à chaque numéro. Elle doit accentuer encore ces illustrations de la diversité. Mais il faut reconnaître aussi que la façon d'analyser des phénomènes souvent biologiques ou biochimiques possède son caractère universel et qu'il ne sert à rien de réinventer la roue dans tous les coins du monde. Sociologie, philosophie et éthique ne doivent pas remplacer les sciences « exactes » mais orienter les cheminements technologiques dont le but, pour nous, reste la mise en œuvre d'une agriculture (au sens large) et l'amélioration de toutes ses fonctions : alimentation, travail, logement, conservation du milieu, etc. « *Toute construction d'une représentation de la réalité est inséparable de la culture et des objectifs de celui qui la réalise* » écrit Bernard Hubert dans ce numéro.

Si nous, les chercheurs agronomes, qui cherchons à mieux définir toutes les représentations du réel, n'exerçons pas les responsabilités qui sont les nôtres, nous aurons manqué le rendez-vous de la science avec une société qui, malgré le processus convulsif de cette fin de siècle, attend nos résultats. Il nous faut contribuer dans cette revue, par vos communications diverses et nombreuses, à combler les distances, sociales, géographiques, éducationnelles, scientifiques.

Communiquez, écrivez !

Société francophone cherche partenaires pour mariage entre modernité et tradition, solidarité et création ■